

De Maëlle – janvier 2017

J'ai souhaité faire ce voyage pour m'ouvrir à une autre culture, je veux découvrir de nouveaux pays tout en essayant de fuir le « système touristique ». Déjà informée sur l'association Alfred Diban, et gentiment sollicitée à plusieurs assemblées générales par les Sœurs, j'ai décidé de partir au Burkina. Comme je fais partie d'une petite association qui parraine deux jeunes filles et qui aide, à son échelle, les projets de l'association d'Alfred Diban, j'avais déjà quelques retours sur la vie au Burkina Faso et l'envie de découvrir ce pays est venue intuitivement. A vrai dire, mis à part le côté associatif, je n'avais pas une vision très claire de ce qu'est l'humanitaire et j'avais du mal à imaginer ce que je pouvais apporter aux Sœurs, sortant tout juste du lycée et sans grande expérience, j'avais un peu peur de paraître égoïste et de ne pas me rendre utile.

J'ai rencontré principalement le système éducatif. Je suis toujours impressionnée par cette cohésion entre les élèves et leurs professeurs, la discipline est instaurée, l'élève intègre rapidement les valeurs. Ils apprennent l'autonomie, je me souviens être rentrée en classe de CE1 avant que Sœur Véronique ne me rejoigne, durant ce temps d'attente, deux élèves gèrent la classe, révisent avec le groupe la leçon de la veille. Ce ne sont pas toujours les élèves les plus travailleurs, mais ils respectent et remplissent cette responsabilité. Vraiment, c'est cette confiance qui m'impressionne. On leur rappelle également l'importance du travail, et dès le plus jeune âge, le comportement à adopter toujours en projection sur la vie d'adulte. L'obéissance mais aussi l'affirmation, réaliser quelque chose et en prendre conscience. Sœur Natacha a insisté sur le fait d'obliger l'enfant à faire un effort, et bien distinguer la désobéissance et la difficulté. En effet, à partir de la maternelle, il est nécessaire que l'enfant apprenne à faire autant les exercices qui lui plaisent que ceux qu'il n'apprécie pas, car il sera confronté à cette situation plus tard, afin d'accepter les obligations et les interdictions. L'effort est récompensé, peu importe le résultat. J'ai trouvé que le niveau général est plutôt homogène, j'ai feuilleté quelques cahiers d'exercices et les plus basses notes me paraissaient plutôt aléatoire, d'un exercice à l'autre, le résultat est très changeant et dépend probablement de l'investissement sur une leçon que de réelles difficultés de la part de l'élève, autant en maths, qu'en français ou tout autre matière. Les enseignants font un travail remarquable, compte tenu des effectifs, en plus de corriger les exercices, de préparer et d'exposer leurs cours, ils essaient de mettre en place un suivi, du mieux possible, afin de donner les moyens aux élèves en difficulté. En France, il est plus facile de consulter un orthophoniste ou tout autre spécialiste pour aider au rythme de l'enfant, alors qu'au Burkina, les professeurs doivent se montrer polyvalents, si ils veulent corriger les difficultés d'un élève, tout en gérant une classe de 60 élèves. La scolarité est une question de conscience, qui leur tient à cœur autant qu'aux parents. C'est un rythme effréné qui en vient s'ajouter aux impératifs d'une Sœur. C'est quelque chose qui m'a beaucoup touchée.

C'est une situation similaire à La Toden, les élèves sont plus âgés, mais le quotidien des Sœurs suit celui de l'internat. Ce sont plus de cent jeunes filles de la sixième à la terminale, qui reçoivent autant une éducation à l'école qu'à l'internat. Elles apprennent l'autonomie, elles puisent leur eau, elles nettoient les locaux, elles font à manger le dimanche, par groupe, pour tout le monde... Cet enseignement leur apprend à devenir des femmes, leur maturité m'a impressionné, dès 10-11 ans, elles sont capables d'accomplir de nombreuses responsabilités. On a cette relation quasi familiale, entre les jeunes filles et les Sœurs, et toujours cette confiance, par exemple, le dimanche dans la

matinée, les élèves regagnent les classes pour travailler sans qu'il soit nécessaire de placer un surveillant dans chaque classe.

J'ai passé une grande partie de mon temps au centre TegaWendé, avec Sœur Patricia. Cela a été une expérience très enrichissante pour moi et j'espère qu'elle l'a aussi été pour ceux que j'ai rencontrés. Ce centre accueille beaucoup de jeunes qui n'ont pas suivis une scolarité complète et leur offre une possibilité d'avenir. En trois ans, ils apprennent la couture et suite à leur examen, ils peuvent choisir de continuer à se perfectionner ou, s'ils en ont les moyens, ouvrir une boutique. Chaque matin, une à deux heures sont consacrées à l'apprentissage de matières plus générales. Les monitrices sont peu nombreuses pour autant d'élèves, il faut s'occuper de trois classes, de la boutique et aussi des tisseuses. C'est pourquoi, la classe de première année demande beaucoup d'implication. A partir de la deuxième année, les élèves commencent à réaliser des produits demandés par Sœur Patricia, pour financer le centre (et pour l'exportation française !), les élèves les plus habiles gèrent la boutique et réalisent des commandes. Quant à moi, je me suis improvisée professeure, pour une semaine afin de réaliser les poupées de notre association (Jeanne Vincent), avec les élèves. Il a fallu passer quelques difficultés, notamment la langue, car les jeunes n'ont pas tous accès au français, et je n'ai pas retenu plus de quatre ou cinq mots en moré, mais les gestes avec quelques mots ont suffi à se faire comprendre. Il en va de même pour les matériaux, on a du improviser sur place et compenser le bourrage avec des morceaux de mousses et de tissus. Je ne pense pas avoir de grandes qualités d'enseignante, mais les élèves sont très doués et le résultat n'était pas si mal pour une première fois. J'ai beaucoup apprécié de partager ces moments avec tout un groupe, il y a une bonne cohésion et quelques élèves qui comprenaient le français, m'aidaient à expliquer aux autres. En face, on pouvait voir les tisseuses travailler avec une efficacité et une technique incroyables. Certaines sont là depuis plusieurs années déjà, elles peuvent vendre leur production et gagnent leur vie grâce au centre. Ce lieu a de très belles valeurs à défendre et continue de promouvoir l'éducation pour ceux qui n'y ont pas accès. J'apprécie également l'ambiance qu'ont y ressent, Sœur Patricia semble vraiment passionnée par son métier et on le ressent avec l'implication que chacun met dans son travail.

Bien entendu, ce n'est qu'une petite vision de ce que j'ai pu voir et constater, car malgré leur emploi du temps bien chargé, les Sœurs ont tout de même pu nous montrer d'autres facettes du Burkina. Si je devais retenir une chose qui m'a beaucoup touchée, je crois que je dirai que c'est cette admirable joie de vivre que l'on retrouve un peu partout, aussi bien dans la danse et les chants que dans le quotidien et les communautés. Même si, en raison du climat et des conditions de vie, on peut être confronté à de nombreuses difficultés, je crois que cette joie est impérissable. Et je suis tout autant marquée par le courage des Sœurs, qui consacrent leur vie à des projets engagés et à la promotion de valeurs essentielles.

J'y suis allée sans vraiment m'attendre à quoi que ce soit, dans le simple but de me laisser porter par la vie locale, et j'ai trouvé qu'on s'y adapte très facilement, que ce soit le mode de vie ou la culture. Je voulais me laisser surprendre par tout ce qui m'entoure et profiter pleinement de tout ce que je pouvais voir et vivre. Je ne sais toujours pas si j'ai pu apporter quoi que ce soit aux personnes que j'ai rencontrées, mais je sais que cette expérience m'a offert beaucoup, je garde en mémoire tous ces souvenirs, et j'ai en tête, l'envie d'y retourner. Pour moi, l'humanitaire, c'est maintenant l'échange, peut être même, un échange invisible, juste le fait de rencontrer et partager, échanger son regard et prendre conscience d'autres modes de vie. Il n'y a que comme cela que l'on peut parvenir à mener des actions ensuite, ce lien est nécessaire.